Muller, Claude, *La subordination en français. Le schème corrélatif*

Teddy Arnavielle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2001>

DOI : 10.4000/praxematique.2001

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 236-239

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Teddy Arnavielle, « Muller, Claude, *La subordination en français. Le schème corrélatif* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2001> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2001>

Claude MULLER

LA SUBORDINATION EN FRANCAIS. LE SCHEME CORRELATIF,

Masson-Armand Colin, Collection U, « Linguistique », Paris, 1996, 256 pp.

C'est un ouvrage ambitieux et d'une grande portée que nous livre notre collègue Claude Muller, sous le titre *La Subordination en français. Le schème corrélatif*. Regroupant des propositions que seule une vue superficiellement morphologiste amène à séparer : les subordonnées comparatives, les consécutives, les concessives extensionnelles, les relatives indépendantes et les interrogatives indirectes, l'auteur s'efforce de montrer que ces énoncés « ont une structure prédicative identique » (dans le cadre de la distinction prédicat-arguments) « et une organisation syntagmatique différente », celle-ci résultant de dérivations (non de transformations) diverses.

Dans le Chapitre I (pp. 9-82), Cl. Muller rappelle les parentés et les spécificités de la « complémentation » et de la « relativation » : les premières ne sont que formelles, appuyées sur une source historique commune (formes en QU-, avec appui éventuel sur « ce ») ; les secondes, plus fortes, opposent une structure, celle de la complétive, qui est « l'entrée en position argumentale d'un temps fini », à celle de la relative, dont « la tête » (le support) est « non verbale ». En revanche, il ne serait pas pertinent d'opposer la complétive et la relative par l'absence de fonction du terme introducteur : celui-ci, en effet, est vu comme cataphorique du verbe fini enchâssé. A quoi on objectera que la relation cataphorique, que l'on pourrait d'ailleurs discuter, n'est pas clairement syntaxique.

Ce sont les chapitres suivants qui constituent l'apport vraiment original. Le Chapitre II (pp. 83-140) rouvre le dossier, après Milner notamment (mais sans référence aux propositions de Moignet dans la *Systématique de la langue française*) de la parenté comparatives-relatives. La structure comparative, dans toute sa diversité, est par excellence un lieu où peut être dégagée la marque de corrélation « tel » (1), permettant d'articuler une anaphore, dont la présence sous-jacente sert à justifier l'ensemble des regroupements de l'ouvrage. Il n'y a pas de difficulté à considérer l'introducteur de la comparative comme un antécédent (adjectif, adverbe) ; « que » subordonnant n'est pas pour autant un relatif, mais un conjonctif, ou un adverbe (en l'absence de verbe), ou encore un pronom.

Plus bref, le Chapitre III est consacré à deux sous-ensembles des consécutives, les « quantifiées » (avec « tel », « si », ...), et les « non-quantifiées » (« si bien que, de sorte que », ...). Ces propositions se distinguent des relatives et des comparatives par leur plus grande simplicité de structure prédicative : elles ne sont pas soumises aux « mêmes contraintes de coréférence » (p. 146), entre noms pour les relatives, entre propriétés pour les comparatives, puisque

n'est pas requise la présence d'un élément coréférent à un terme de la principale.

Les concessives extensionnelles trouvent place dans le Chapitre IV, en antithèse aux consécutives du chapitre précédent : c'est dire qu'il ne s'agit que d'une partie de ce que l'on appelle habituellement les « concessives » : celles qui comportent dans leur schème énonciatif une indétermination de propriété ou d'entité (« quoi que, si grand que », ...). Le matériau morphologique est partiellement le même que celui de constructions examinées ailleurs, mais le statut syntaxique est original : ces propositions « sont à peine des subordonnées » : la corrélation l'emporte ici sur la rection.

Le Chapitre V, à première lecture, s'insère plus malaisément que les précédents dans la « schème corrélatif » directeur. Les relatives indépendantes et les interrogatives (totales et partielles) et exclamatives indirectes sont ici légitimement regroupées, jusque dans leur « non spécialisation fonctionnelle », plus forte il est vrai pour celles-là que pour celles-ci (« Qui tu fréquentes m'importe peu » ; « Comment il y parviendra m'est indifférent » présentent des interrogatives indirectes qui ne sont pas des compléments d'objet direct), mais on voit mal où peut trouver sa place le modèle « tel » : peut-on considérer qu'il se retrouve dans le schéma évoqué p. 204 (l'interrogation indirecte « occupe une position prédéfinie par le verbe, représentée par le démonstratif cela » (celui-ci antécédent) ? On ne le retrouve nommément que dans l'analyse des constructions en « quel » (p. 207-210). La conclusion générale paraît enregistrer le fait, en marquant (p. 239) que le « pro-adjectif » « tel », lié à la fonction sémantique de « caractérisation », n'est supposé que dans « les subordonnées non directement actants d'un verbe ». Mais ce constat n'est que provisoire, comme va le montrer l'analyse de l'intégralité de la conclusion.

L'auteur y rappelle que l'examen attentif des faits l'a amené à passer d'une « hypothèse initiale », où était posée la distinction de toutes les constructions (y compris les complétives) par la corréférence, à une « nouvelle hypothèse » (évoquée en III, 10 : rôle de « que ») dans laquelle la construction première est la corrélation, dont la subordination n'est qu'une conséquence. Dans ce cadre, les constructions interrogatives trouvent leur place, comme ressortissant à un schéma de type « quel est le N que P » ; il doit en aller de même pour les relatives sans antécédent (« l'identité d'un objet ne se conçoit pas sans une relation au réel »). Avouons ici notre scepticisme, qu'une présentation difficile ne contribue pas à lever. L'utilisation d'un « petit stock de marques » plaide pour cette solution unifiante, autour du constituant « tel » et de sa famille. Y échappe la complétive, utilisant « le dérivé le plus évidé du paradigme QU' - », dont les deux autres termes sont « quel » (« distinction indéfinie ») et « comme » (« corrélateur de corréférence »). Le statut de « si » fait problème : sa polyvalence peut

faire voir en lui une « forme basique des formes QU' » (bien que sa morphologie l'en isole)...

Ouvrage dense, souvent difficile, qui ne laisse à peu près aucun fait dans l'ombre, le livre de Cl. Muller tient les promesses de son titre, à la fois par ce qu'il expose et propose, par les discussions auxquelles il pousse, et par les perspectives qu'il ouvre sur d'autres champs du vaste domaine de la subordination. Les outils utilisés sont efficaces : recherche, sous l'identité ou la parenté formelles, d'un principe unificateur, distinction (peut-être à affiner encore) des schémas prédicatif, énonciatif et syntagmatique. Il y a là, dans un esprit d'ouverture théorique et avec une attention soutenue à la diachronie, de quoi faire avancer la réflexion.

(1) Il ne s'agit pas essentiellement d'un mot réalisé, mais de son modèle dans la structure prédicative. Le caractère crucial de son rôle est développé notamment pp. 154-159.

Teddy ARNAVIELLE
Montpellier III-EA739 DIPRALANG